
ANDRÉE A.
MICHAUD
RIVIÈRE TREMBLANTE
RIVAGES/NOIR

Août 1979. Michael, douze ans, disparaît dans les bois de Rivière-aux-Trembles sous les yeux de son amie Marnie Duchamp. Il semble avoir été avalé par la forêt. En dépit de recherches poussées, on ne retrouvera qu'une chaussure de sport boueuse. Trente ans plus tard, dans une ville voisine, la petite Billie Richard, qui s'apprête à fêter son neuvième anniversaire, ne rentre pas chez elle. Là encore, c'est comme si elle avait disparu de la surface de la terre. Pour son père comme pour Marnie, qui n'a jamais oublié le traumatisme de l'été 79, commence une descente dans les profondeurs du deuil impossible, de la culpabilité, de l'incompréhension. Ils ne savent pas qu'un autre drame va frapper le village de Rivière-aux-Trembles…

Andrée A. Michaud est née à Saint-Sébastien-de-Frontenac au Québec. Après des études de philosophie, de linguistique et de cinéma, elle entame une carrière de romancière. Elle est rapidement reconnue pour ses romans noirs très littéraires, entre autres *Bondrée*, récompensé par plusieurs prix au Canada et en France : le prix du Gouverneur général (important prix littéraire), le prix Saint-Pacôme (dédié au roman policier), le prix Arthur Ellis, le prix des lecteurs Quais du polar/20 Minutes et le prix Rivages des libraires.

« D'une puissance rare. Attention, révélation. »
Hubert Artus, Lire

Du même auteur
Chez le même éditeur

Bondrée
Lazy Bird

ANDRÉE A. MICHAUD

Rivière tremblante

Collection fondée par François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : Arcangel Images

© Éditions Québec Amérique inc. et Andrée A. Michaud, 2017
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018

ISBN : 978-2-7436-4486-4

Les noms des personnages apparaissant dans ce roman, bien qu'ils soient courants au Québec, désignent des personnages purement fictifs, inventés aux seules fins de l'histoire, à moins qu'il ne s'agisse de figures publiques ou ayant défrayé l'actualité. Quant aux lieux où se déroule principalement le récit, ils ont été construits à partir de divers lieux assemblés par l'auteure.

Quiconque reconnaîtrait Rivière-aux-Trembles ou l'un des personnages de ce roman devrait donc mettre cette parenté sur le compte des hasards de l'invention ou la lier au fait qu'un homme ne peut ressembler qu'à un autre homme et que les paysages, les villages et les forêts d'un même pays ont en commun des couleurs qui nous amènent à les confondre.

À tous les enfants
qui ne sont pas rentrés pour le souper

PREMIÈRE PARTIE

La nuit tombait sur Rivière-aux-Trembles. Dans le cimetière planté d'érables, mon père dormait dans le brouillard soulevé par le redoux des derniers jours, au terme duquel février couvrirait de nouveau le sol d'une couche de glace où se figeraient les cailloux et les bouts de branches sectionnés par le gel. Derrière le cimetière, sur la colline des Loups, stagnait un nuage dont la densité laissait croire qu'il pleuvait sur la colline, seulement là, au milieu des sapins noirs. Les derniers oiseaux du jour finissant lançaient des notes solitaires dans l'air saturé de silence, et moi, je demeurais immobile, à me demander que faire de cette sombre beauté coincée entre la mort et la proche obscurité.

Toute la journée, j'avais marché sur les petites routes boueuses qui menaient au village ou nous en éloignaient, selon qu'on avait envie de rentrer à la maison ou de fuir la tristesse des endroits délaissés. Après des heures d'épuisement, les mains et les pieds gelés, je m'interrogeais toujours, incapable de déterminer quelle direction je désirais prendre. Je n'étais revenue à Rivière-aux-Trembles que pour rendre un dernier hommage à mon père et déposer sur son cercueil, dans la chapelle où il serait enfermé jusqu'au printemps, quelques Mary-Jean, ses roses préférées, dont le rapide étiolement me permettrait d'envisager la mort pour ce qu'elle était, un

nouvel état de la matière. Car la mort n'était que cela, une transformation de la chair et du sang, voilà ce que je me répétais pour ne pas penser à la fin de toute chose et de tout homme. Le corps de mon père s'était vidé de sa pensée pour atteindre une nouvelle forme de communion avec le monde, un état où la perception de la lumière, de la chaleur et du froid ne serait entravée ni par la douleur ni par la conscience.

Mais que savais-je de la douleur de la matière et des états d'âme de la pourriture ? J'imaginais de possibles résurrections, des réincarnations excluant la souffrance parce que je refusais d'envisager la mort comme un état définitif et immuable. La disparition de mon père m'obligeait à penser que j'allais disparaître aussi et à me demander ce que je faisais là, arrêtée au milieu d'une vie dont la conclusion, comme celle de toute autre vie, serait sans appel. Je m'étais promis de repartir sitôt la cérémonie funèbre terminée et de ne jamais remettre les pieds à Rivière-aux-Trembles, mais le sentiment de n'en avoir plus pour si longtemps bouleversait tous mes plans. Contre toute attente, je ne me sentais pas la force de m'arracher au décor de ce village où s'était brutalement achevée mon enfance.

Accroupie près de la pierre tombale d'une inconnue faisant face au couchant pour l'éternité, j'ai demandé à mon père de me venir en aide, j'ai prié la mère que je n'avais pas connue, morte trop jeune, broyée en plein soleil, j'ai imploré le ciel de m'envoyer un signe, et c'est à ce moment que le cri a retenti, un cri d'effroi pouvant aussi bien venir du creux de la terre que des profondeurs de ma mémoire. Michael, ai-je murmuré d'une voix enrouée par la pluie et le froid, c'est toi Michael ? Mais le silence était retombé sur la campagne, plus compact encore que celui ayant précédé le cri. Alors j'ai couru, j'ai pris un des quatre chemins divisant mon village à la manière d'une croix et me suis enfoncée dans la brunante. Après quelques minutes, je me suis arrêtée, à bout de souffle. J'ai

posé mes mains sur mes genoux et, en levant la tête, j'ai aperçu un chevreuil qui broutait près d'un maigre bras de forêt progressant dans les champs, perdu dans le brouillard descendant de la colline des Loups, pareil à ces visions salvatrices éloignant du gouffre les hommes sur le point d'y basculer.

J'ai avancé de quelques pas dans le champ gorgé de neige fondante et, pendant que le chevreuil disparaissait dans la forêt, j'ai laissé couler sur le gouffre refermé les larmes que je retenais depuis le matin. Il était temps, pour moi, d'enfin rentrer à la maison.

I

LES HISTOIRES

MARNIE

Il avait douze ans, j'en avais onze, et, comme dans les récits chevaleresques, nous avions juré de ne jamais nous quitter, ignorant que l'éternité du serment peut être brève. Michael Saint-Pierre a néanmoins tenu ses promesses, son souvenir ne m'a jamais quittée, mais les abris que nous construisions au cœur de la forêt et les voyages intergalactiques que nous projetions n'existent désormais que dans ces rêves de plus en plus rares où Michael, grimpé sur la plus haute branche d'un arbre immense, me parle avec ses mots d'enfant de l'infinité de l'univers.

Michael Superman Saint-Pierre, fils de Jeanne Dubé et de Victor Saint-Pierre, a disparu dans les bois de Rivière-aux-Trembles le 7 août 1979. J'ignore ce qui est arrivé dans ces bois, tout le monde l'ignore, sauf Mike et son possible agresseur, mais il m'arrive de croire qu'il est toujours vivant, qu'une force dont je ne peux concevoir la puissance est venue le chercher sur sa branche pour l'emmener sur une planète jumelle de Krypton ou sur un de ces astres lointains que l'homme n'a pas encore découverts. Dans ces moments, je me dis qu'un jour, un message m'arrivera de l'espace, lumineux parmi la myriade d'étoiles que j'observe parfois jusqu'à l'étourdissement, pour m'annoncer que Michael Saint-Pierre prépare son retour sur terre.

La vérité, c'est que Michael est probablement mort au fond des bois, son corps disloqué charrié par la rivière jusque dans la gueule des coyotes et des loups, à moins qu'un prédateur à visage trop humain se soit jeté sur lui pour des motifs que seule la folie peut expliquer. En l'absence de corps, je continue toutefois à espérer que mon ami Mike, prisonnier d'une amnésie engendrée par la foudre, marche toujours quelque part sur le sol moussu d'une forêt lointaine. Si c'est le cas, peut-être ses pas, poussés par quelque mémoire floue de l'enfance, finiront-ils par le mener ici, à Rivière-aux-Trembles, dans ce lieu où, à cause d'un cri dont je ne connais pas l'origine, j'ai décidé de revenir m'installer après vingt-neuf ans d'absence.

Nous avions entendu ce cri à deux reprises au cours du même été, Michael et moi, l'été 79, celui de sa disparition. La première fois, c'était un peu avant la tombée de la nuit, quand l'absence de vent permet aux cris de voyager dans l'air humide. On s'amusait à lancer des cailloux dans le lac aux Barbotes, celui qui rate le cap est une patate, lorsqu'un hurlement à faire frémir l'écorce des bouleaux avait déchiré l'obscurité. Un dernier caillou avait plongé dans l'eau sans vagues et Michael s'était figé sur place, le bras levé, pendant que je laissais retomber la pierre plate que j'avais dénichée sous un tas de bois de plage. Nos regards s'étaient croisés et, sans avoir à se concerter, on s'était précipités dans le sentier menant au lac pour filer à toutes jambes vers le village.

Avant d'arriver au chemin des sœurs Morin, près duquel on avait caché nos bicyclettes chromées, bleue pour Michael, avec des poignées rouges, aux couleurs de Superman, noire pour moi, parce que c'était la dernière en stock le jour où mon père me l'avait achetée, j'avais trébuché sur une racine qui traversait le sentier et effectué une longue chute au ralenti. Mes tresses de squaw, tenues par des élastiques jaune citron, avaient volé devant mes yeux, précédées par ma casquette des Expos, pendant que mes mains tentaient de s'accrocher au

vide, puis le pan de ciel où tournoyait ma casquette avait disparu. Le nez dans la terre boueuse, les feuilles pourries et les aiguilles d'épinette, j'avais eu l'impression qu'une main agrippait ma jambe gauche pour me tirer vers l'arrière, vers le lac et ses profondeurs.

Il s'agissait d'un premier avertissement, ai-je cru par la suite, du premier signe d'un destin qui nous happerait, Michael et moi, et mettrait un terme à tous nos jeux. Des ongles que j'imaginais craquelés et noirs, pareils aux serres des sorcières de la swamp aux Fantômes, lieu mythique inventé pour éloigner les enfants des tourbières s'étendant à l'est de la colline des Loups, s'enfonçaient déjà dans ma cheville quand les mains de Michael m'avaient saisie sous les épaules pour m'aider à me relever. Grouille-toué, Marnie, vite, ça va nous rattraper, ça s'en vient, je le sens. Mais c'était arrivé, c'était déjà là, cette chose qui rendrait fou le soleil de Rivière-aux-Trembles.

Le lendemain, on a appris que Martin Bouchard, le fils aîné du maire Jos Bouchard, s'était noyé aux environs de huit heures, la veille, en retirant les filets à pêche qu'il avait jetés à l'embouchure de la rivière aux Bleuets, à cinq kilomètres du lac aux Barbotes par la route, à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau et à portée de voix dans l'air humide. On a entendu le cri de la mort, Marn, a murmuré Michael en crachant sa gomme sur le trottoir, et on est restés là, figés, les yeux tournés vers la forêt où la mort avait hurlé.

La deuxième fois que ce cri a retenti dans la région serait aussi la dernière, du moins cet été-là. C'était le 7 août, un 7 août torride où le soleil alternait avec des nuages de plus en plus denses annonçant l'orage. Appuyés sur la rampe de la galerie, on essayait de tuer le temps en comptant les mouches agglutinées sur la façade de la maison de Michael, à qui sa mère avait confié la tâche de surveiller sa petite sœur, Émilie, Emmy-Lou, Emmy-Lili, pendant qu'elle se rendait chez

madame Tremblay pour lui apprendre une recette de pouding aux fraises dans laquelle les fraises pouvaient être remplacées par des framboises, des bleuets, des mûres, des prunes, des pommes et des gadelles, bref, par tous les petits, moyens ou gros fruits qui poussaient dans le coin.

L'après-midi s'étirait dans une chaleur humide qui semblait affecter jusqu'aux poupées de chiffon d'Emmy-Lili, étendues jambes écartées sur le bois de la galerie. Nos vêtements nous collaient à la peau, les fins cheveux blonds d'Emmy dessinaient sur son front des virgules mouillées et les criquets rassemblés en masse dans le foin jaune avaient fait taire tous les oiseaux. On en voulait à Denise Tremblay, qui s'était mariée en juin dans une robe de magazine et ne savait même pas faire cuire un œuf, et on en voulait à la mère de Michael, qui s'était mis en tête de transformer cette nouvelle mariée en cordon-bleu. En voyant sa vieille Datsun déboucher dans l'allée de la maison, on a couru chercher nos maillots et Michael lui a crié qu'on partait se baigner, sans écouter ses recommandations ni prendre le temps de la saluer.

Derrière nous, Emmy-Lili s'est mise à pleurer. Je veux aller avec toi, Mike. Emmène Mimi, emmène Lili… Ces pleurs n'étaient que d'innocents pleurs de gamine, mais ils allaient s'incruster dans la mémoire que je garderais de ce jour aussi farouchement qu'une nuée de moustiques attirés par le sang frais. Ce sont ces pleurs qui me tireraient de mon sommeil, bien des années plus tard, les pleurs de la petite Emmy-Lou implorant son frère de ne pas l'abandonner, de ne pas la laisser seule sous l'orage, de l'emmener dans ces bois dont certains ne reviennent pas. Les pleurs de la petite Emmy qui avait peut-être deviné, à la couleur du ciel, qu'elle ne reverrait jamais Michael, son frère, son dieu.

En lui tapotant la tête, Michael lui a donné un suçon au caramel qui traînait au fond d'une de ses poches, Mike sera pas parti longtemps, Lili, et on a enfourché nos bicyclettes

volantes pour emprunter le chemin du 4, puis un sentier qui nous mènerait là où la rivière formait une cuvette dans laquelle il était possible de plonger sans se blesser, de se dérober aux yeux des monstres de la forêt et de faire la planche en regardant les nuages se déformer à travers les feuilles des arbres. C'était notre lieu secret, notre oasis, loin du monde des grands, de sa rigueur, de sa grisaille. Michael l'avait baptisé le bassin magique et prétendait que c'est du fond de ce bassin que surgirait la forteresse où il abriterait sa solitude lorsqu'il aurait atteint ses dix-huit ans et y lancerait l'aiguille de verre émeraude de Superman.

En attendant qu'émerge de la rivière l'étincelante preuve des origines lointaines de Superman, on s'était construit une cabane en branches sous les sapins, face au bassin. C'est là qu'on se trouvait quand l'orage a éclaté, à classer selon leur taille et leur couleur les pierres qu'on avait pêchées au fond de l'eau. Les premières gouttes ont frappé le toit de la cabane alors que Michael disposait les blanches près du cercle de cailloux noirs dont les pouvoirs nous rendaient invulnérables. Ça va tonner, Marn, a-t-il lancé après avoir jeté un œil à travers l'ouverture servant de porte à la cabane, puis il a couru chercher nos maillots, qui séchaient côte à côte sur un rocher plat.

Il n'aurait dû s'absenter que quelques secondes et, ne le voyant pas revenir, je me suis glissée jusqu'à la porte. Il était debout près du rocher, dos à la cabane, et il se balançait de droite à gauche en soulevant une jambe, puis l'autre, à la manière du robot de métal rouillé dont il avait fini par se débarrasser au début de l'été. Nos maillots pendaient au bout de ses bras écartés et sa tête retombait sur sa poitrine, comme s'il n'avait plus la force de la tenir droite. Le cou rompu, il fixait son running gauche, dont le lacet s'était détaché.

J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une blague, que Michael voulait me faire marcher, mais quelque chose ne tournait pas rond. Il ressemblait aux zombies de *La nuit des morts-vivants*,

qu'on avait regardé en cachette quelques semaines plus tôt. Il ressemblait aux poupées d'Emmy-Lou, avec leurs membres mous et leur cou cassé.

Qu'est-ce que tu fais, Mike ? Je te trouve pas drôle ! Mais il n'a pas réagi. Il a continué à osciller de gauche à droite, puis il s'est mis à reculer à pas prudents, les bras levés, jusqu'à ce qu'un éclair illumine le ciel au-dessus du bassin. Il a alors bondi vers l'arrière, battant cette fois des bras à la manière du robot de *Perdus dans l'espace* lorsqu'il crie « Danger ! Danger ! ». Mike ne criait cependant pas mais, comme le robot, il avait peur de je ne sais quelle ombre s'avançant sur lui, de je ne sais quelle créature que me masquaient les arbres, son corps, la pluie. J'ai cherché cette ombre, ce mort-vivant qui voulait dévorer Michael, mais je ne distinguais que le mouvement des branches agitées par le vent, derrière lesquelles auraient pu se mouvoir autant de bras puissants et menaçants. J'étais sur le point de percevoir, me semblait-il, le bras velu qui surgirait des arbres, il était là, lacéré de griffures, quand j'ai entendu, à travers le grondement du tonnerre, le cri perçant du noyé de la rivière aux Bleuets, le hurlement qui nous avait annoncé la mort de Martin Bouchard. Un deuxième éclair a immédiatement fendu les nuages et Michael s'est immobilisé, laissant nos maillots tomber à ses pieds dans un geste d'une telle lenteur que j'ai cru que les bouts de tissu mouillés allaient demeurer suspendus à ses mains ouvertes et ne jamais toucher le sol.

La gorge aussi sèche que si j'avais couru du village jusqu'à la mare à Mailloux sans m'arrêter, je lui ai répété que ses simagrées ne m'amusaient pas, arrête de niaiser, Mike, t'es pas drôle pantoute. Quand le vent s'est mis à tournoyer sur le bassin, j'ai essayé de lui dire de rentrer à la cabane, vite, Mike, ça arrive, c'est là, les loups-garous et les sorcières, mais j'étais sans voix, paralysée par la fixité de Mike, par son corps pétrifié sous la pluie. Tu me fais peur, Mike, suis-je

parvenue à murmurer ou à pleurnicher, je ne sais plus, mais ma peur n'avait pas le pouvoir de secouer sa torpeur.

Après quelques secondes interminables, il s'est enfin tourné vers moi, plus blanc que les draps frais étendus dans les arrière-cours de Rivière-aux-Trembles, tous les matins d'été, par des femmes aux cheveux fous. J'ai alors cru qu'il allait s'évanouir, mais il a prononcé quelques paroles à mon intention ou à l'intention des spectres invisibles postés devant son regard vide. Dans le vacarme du vent faisant ployer les arbres, je n'ai pas entendu ces paroles, j'ai seulement vu sa bouche qui s'ouvrait mécaniquement, ses lèvres qui s'arrondissaient autour de sons étranges, mauvais temps, madame, mauvais temps, ne plie pas le jour. Puis, comme s'il était soudain sorti de sa transe, il m'a souri d'un sourire empreint de la plus infinie désolation, a discrètement levé la main en signe d'au revoir et s'est rué entre les arbres, poussé par les bras se multipliant dans la tempête. J'aurais dû le rattraper, suivre le couloir d'obscurité où il s'enfonçait, mais mes jambes étaient aussi molles que du coton, mes pieds aussi lourds que si j'avais porté des chaussures de ciment.

Je suis sortie de la cabane à quatre pattes, ne songeant qu'aux paroles absurdes prononcées par Mike, mauvais temps, madame, mauvais temps, puis à son running détaché, tout ça mélangé, tout ça dans le désordre, à ce running usé qui claquait sur son talon nu, resterait coincé entre deux racines et le ferait trébucher. Quand j'ai réussi à me mettre debout, l'esprit aussi confus qu'au sortir d'un cauchemar, la tache claire du t-shirt rouge de Mike s'était déjà perdue dans l'enchevêtrement de la forêt. Un autre éclair a illuminé le ciel noirci de nuages catapultés par le vent et je suis demeurée seule, à crier inutilement le nom de Michael Saint-Pierre.

Je l'ai attendu dans la cabane jusqu'à la fin de l'orage, emmurée par l'écho du hurlement qui avait brisé le ciel d'un éclair mauve, puis je suis rentrée à la maison les genoux

tremblants sur ma bicyclette chromée, luttant à chaque coup de pédale contre la force inconnue qui voulait me tirer vers l'arrière.

Une heure plus tard, une trentaine d'hommes, guidés par une enfant secouée de spasmes, prenaient le chemin du bassin magique, à partir duquel ils se sont séparés pour sillonner la forêt en suivant les branches d'une étoile dont le centre se situait là où Michael avait échappé nos maillots trempés. Dans la cabane, les cercles de cailloux s'étaient brisés.

BILL

J'ai échoué à Rivière-aux-Trembles comme une pierre ballottée par le courant. J'aurais pu finir à Chicago, Sept-Îles, Tombouctou ou Maniwaki, mais c'est ici que ma dégringolade m'a mené. C'est exactement ce dont j'avais besoin, d'un trou perdu où Lucy-Ann ne viendrait pas me harceler de ses accusations et où je pourrais macérer dans mon malheur en racontant à Billie toutes les histoires que cette chienne de vie ne m'a pas permis de terminer.

J'ai tellement raconté d'histoires à cette enfant que j'avais parfois l'impression que la réalité n'existait plus, qu'elle n'était qu'un pâle succédané du film se déroulant dans l'esprit un peu tordu des gars de mon espèce. On s'assoyait bien au chaud dans la lumière de la véranda, je choisissais un livre au hasard, *Moby Dick*, l'*Odyssée*, *Cendrillon* ou *Le Petit Poucet*, et je réinventais pour elle, ma fille, le périple du capitaine Achab, les virées nocturnes de Cendrillon ou les aventures d'Ulysse au pays des cyclopes. Pour elle, je mélangeais l'Histoire et ses milliers d'histoires et n'hésitais pas à troubler la mémoire des livres en faisant monter Pinocchio à la proue du *Pequod* et en mariant le Petit Poucet à la princesse au petit pois, parce qu'elle aimait ça, tout simplement, parce que ça la faisait rire et rêver et que les rêves des petites filles sont parmi les plus belles choses du monde, personne ne m'enlèvera ça de l'esprit.

Ses histoires préférées demeuraient toutefois les miennes, *Ronie le crapaud volant*, *La dynastie de Noutes*, *Alice et les sept chats*, des contes de quelques pages qui avaient fait ma fortune et m'avaient amené jusqu'en Islande. *Ronie* avait été traduit en dix-sept langues et adapté en dessin animé dans les années quatre-vingt-dix, si bien que, quand j'avais connu L.A., Lucy-Ann, j'avais pu nous payer une maison cossue dans un quartier fréquenté par des gens propres et bien éduqués, qui ne crachaient pas sur les trottoirs et ne se soûlaient qu'au vin haut de gamme.

À quarante ans, j'aurais pu vivre de mes rentes, mais je m'acharnais à multiplier mes histoires de Noutes et de crapauds polyglottes, tout en essayant d'inculquer à quelques étudiants pour la plupart blasés des théories qu'ils tenteraient d'appliquer à la fiction avant de se rendre compte que ça n'intéressait personne.

Ma vie tournait autour de ces trois pôles, mes étudiants revenus de tout ce qui leur échappait, mes carnets de notes et Billie-Billienoute, l'unique princesse de mon royaume, qui sautait sur mes genoux à la première occasion pour que je lui invente une nouvelle histoire de crapaud, d'alligator ou de harfang des neiges, jusqu'à ce qu'elle découvre Harry Potter, le jeune Indiana Jones, Fifi Brindacier et toute une ribambelle d'héroïnes et de héros n'ayant ni l'allure ni la gueule d'un crapaud droit sorti d'un marais enchanté. À compter de ce jour, mes batraciens, Homère et les frères Grimm ont eu de la concurrence.

J'aurais pu être jaloux et en vouloir à Billie de préférer à l'univers féerique où évoluait mon bestiaire parlant les aventures d'un apprenti sorcier ou d'une fillette capable de soulever un cheval en chantant en suédois, mais comment en vouloir à une princesse qui vous transforme chaque jour en prince charmant. Bisous, papanoute, criait-elle en sautant sur

mon lit, et mes cauchemars refluaient sous les draps en même temps que mes angoisses.

La soudaine attirance de Billie pour ces histoires où l'enfance affrontait la bêtise humaine m'indiquait qu'elle grandissait, ce que je préférais ignorer tant qu'elle ne brûlerait pas ses robes de princesse avec des mégots de cigarette, mais elle me prouvait aussi qu'il était temps pour moi de me recycler. Or, la perspective d'abandonner mes crapauds pour des cow-boys frayant avec Sigmund Freud et Gertrud Stein ou pour des créatures métalliques communiquant en se tapant dans le front m'enchantait presque autant que de devenir fossoyeur en Azerbaïdjan. Mon désir de susciter l'admiration de Billie étant toutefois plus fort que mes inclinations littéraires, j'avais conçu le projet de lui concocter pour son prochain anniversaire une aventure de mon cru mettant en scène Indie le jeune et Billie Brindacier, car j'avais un certain penchant pour Indy, je l'avoue, de même que pour cette Fifi qui avait traversé les époques sans trop d'égratignures, un peu comme Jeanne d'Arc, mais à la manière punk. L'anniversaire en question n'est cependant jamais venu. Je l'ai attendu, Dieu sait que je l'ai attendu, persuadé que Billie ne pouvait pas rater son gâteau aux cerises ni ses neuf chandelles rouges, qu'il était impossible qu'elle ne descende pas l'escalier en courant, son chapeau pointu posé de travers sur ses cheveux en bataille.

J'ai attendu pour rien et n'ai jamais écrit mon *Billie and the Lost Ark*, ce qui vaut sans doute mieux, car je me serais probablement planté en essayant de me mesurer à George Lucas et Astrid Lindgren d'un seul souffle. La dernière histoire qu'elle avait voulu que je lui raconte appartenait à la série des Potter. Je m'en souviens parce que j'avais laissé traîner le livre, qui est tombé du guéridon lorsque Lucy-Ann est entrée en trombe en criant que Billie n'avait pas assisté à son cours de ballet, qu'elle avait quitté l'école à quinze heures trente,

selon son habitude, mais ne s'était pas présentée chez mademoiselle Lenoir, sa prof de danse. Elle hurlait et gesticulait de façon hystérique et j'ai dû lui saisir les deux bras avant qu'elle s'étrangle avec le foulard qu'elle tentait d'arracher de son cou.

Quand j'ai compris ce qu'elle essayait de me dire, je me suis précipité dans la chambre de Billie, au cas où elle s'y serait cachée pour s'éviter la corvée que représentaient pour elle les cours de la Lenoir. Après avoir fouillé tout le deuxième, j'ai dévalé l'escalier quatre à quatre et j'ai aperçu le foulard de Lucy-Ann, qui gisait dans la neige fondue sur le plancher, à côté du roman piétiné. J'ai repoussé le foulard et j'ai ramassé le livre en essuyant frénétiquement la couverture, sur laquelle un des talons de Lucy-Ann avait écrasé le visage de Potter et ses lunettes du même coup. Pendant un instant, j'ai eu l'impression que le jeune Harry, derrière ses lunettes cassées, voulait me jeter un mauvais sort et faire de moi une des victimes de la malédiction pétrificatoire qui frappait dans ce roman. Je n'avais pas tout à fait tort, car je demeurais là, paralysé, pendant que Lucy-Ann beuglait derrière moi pour que je me bouge le cul et lui retrouve sa fille.

C'est Lucy-Ann qui avait insisté pour inscrire Billie à des cours de ballet, malgré les protestations de la petite. Elle aurait dû savoir qu'on n'oblige pas une enfant qui fait de l'embonpoint à affronter un peloton de fillettes filiformes prêtes à ouvrir le feu sur quiconque n'entre pas dans leur moule. C'est ainsi que les armées fonctionnent, que les guerres font leurs premières victimes. Mais L.A. n'avait rien voulu entendre. L.A. avait toujours été mince, L.A. était aussi bouchée que toutes les femmes minces question image de soi et n'avait aucune idée du calvaire des rondes. Résultat, après deux mois de danse, Billie s'était plus ou moins mise aux carottes et au jus de légumes. Alors le jour où le petit Dumas s'était fait renverser par une voiture, j'avais mis le poing sur

la table et j'avais dit c'est fini, c'est assez, on ne va pas obliger une enfant qui risque à tout moment de rouler sous un dix tonnes à se ridiculiser dans un tutu qui pique pour n'avoir droit qu'à un rôle de souris minable dans une production miteuse de *Casse-Noisette* !

L.A. m'avait claqué la porte au nez et Billie avait poursuivi ses cours et son régime minceur jusqu'au jour où elle avait craqué devant un éclair au chocolat et où je l'avais vivement encouragée en m'en enfilant trois de suite dans le gosier. Elle était trop fragile, Billie, trop douce, trop rieuse, pour se retrouver engoncée à huit ans à peine dans le corset de papier glacé fabriqué par des magazines qui, depuis trois ou quatre décennies, modelaient l'image de la femme supposément idéale sur des filles à peine pubères ayant atteint le dernier stade de l'anorexie.

Le combat éclairs versus carottes, au terme duquel la puissance calorifique du chocolat mettrait knock-out les vertus de la vitamine C, a eu lieu quelques jours avant la disparition de la puce. L.A. recevait des copines à bruncher et on en a profité, Billie et moi, pour se tirer en douce et aller se balader en ville. On a hésité quelques instants entre le Jardin botanique et le cinéma, puis Billie a décrété qu'il faisait trop froid pour chercher des pistes d'extraterrestres dans les allées enneigées du Jardin, ainsi qu'on l'avait prévu.

Ça remontait à loin, cette histoire de pistes d'extraterrestres. Billie devait avoir quatre ans et, grimpée sur un des tabourets de la cuisine, elle observait les marques creusées dans la neige fraîche par la neige tombée des arbres entourant la maison. Ces empreintes qu'elle n'avait jamais remarquées la fascinaient et je lui avais expliqué qu'il s'agissait de pistes de Martiens, version moderne des pistes de lutin de mon enfance.

Il y a des parents qui tentent de tout expliquer de façon rationnelle à leurs enfants dès que ceux-ci percent leur première

dent, qui leur détaillent la loi de la relativité à quatre ans, les empêchent d'écouter Télétoon et refusent de les laisser s'évader dans ces mondes magiques remplis de créatures insaisissables, monstres ou fées, ogres ou farfadets se nichant dans les rêves pour vous apprendre que le réel n'est pas toujours ce qu'il paraît être et qu'il existe des univers où les arbres sont rouges, où des fleurs de la taille d'un cachalot sillonnent les océans.

L.A., malheureusement, faisait partie de la faction parentale ne jurant que par les jouets éducatifs, lapins carrés comptant jusqu'à cent, réveille-matin s'activant sur des airs d'opéra, blocs de cire à oreilles récitant les fables de La Fontaine. Voyant qu'elle s'apprêtait à expliquer à Billie d'où venaient ces marques dans la neige, je lui ai lancé un de mes regards les plus assassins, préférant blesser l'orgueil de L.A. plutôt que d'empêcher l'imagination de Billie de s'emballer pour se créer un monde qui n'appartiendrait qu'à elle et dont elle se souviendrait, des années plus tard, comme d'une des plus belles régions de la terre.

La recherche de pistes d'extraterrestres étant exclue, Billie s'est mise à sautiller autour de moi pour qu'on retourne voir *L'ère de glace*, même si on avait vu ce film la semaine d'avant. Je n'ai jamais compris pourquoi les enfants ressentent le besoin de toujours se faire raconter les mêmes histoires. Si j'interrogeais Billie à ce sujet, elle demeurait bouche bée, puis me donnait la réponse la plus logique qui soit : ben… parce que je les aime, ces histoires-là, papanoute. J'ouvrais alors l'album ou le livre qu'elle m'avait désigné en me disant que ça devait la sécuriser de savoir dès le départ que le grand méchant loup allait être neutralisé, que le génie d'Indy démolirait son adversaire, quoi qu'il advienne, et qu'aucun véritable danger ne pouvait se glisser sous son lit tant que le bien triomphait du mal. J'imaginais que ce rituel fondé sur la répétition lui donnait le sentiment d'une forme de stabilité dont elle pressentait déjà qu'elle n'existait pas.

C'est ce désir de vivre aussi longtemps que possible dans une illusion les protégeant de l'immensité du monde et de l'incohérence du temps qui pousse les enfants à réclamer *Les trois petits cochons* quatre soirs de suite. Enfin, je suppose. On oublie tellement de choses essentielles quand on vieillit qu'on se demande parfois ce que ça donne d'avoir été petit si on est trop con pour se souvenir de quoi peut être constituée la joie, la vraie joie, celle qui éclate devant un cornet de crème glacée à trois boules surmonté d'une cerise siliconée. Avec Billie, je m'en tirais en mélangeant les histoires qui finissaient bien ou en modifiant la finale de celles qui n'avaient aucun sens aux yeux d'une enfant qui s'endormirait en serrant contre sa poitrine un ourson de peluche. De cette façon, je lui racontais toujours la même et jamais la même, et j'évitais d'emmerder l'adulte un peu con que j'étais devenu.

Comment ça se fait, papanoute, que Blanche-Neige a dormi dans la maison de Goofy ? Elle me sortait son arsenal de questions et je lui répondais que Blanche-Neige était tannée de son château humide, perdu au fond de la forêt de Nulle Part, et qu'elle avait décidé de prendre l'avion pour aller se faire bronzer sur les plages de la Floride avec Goofy et ses amis. Elle éclatait alors de son petit rire espiègle ou se glissait dans un rêve en technicolor lui donnant accès à la maison de Goofy et aux longues étendues sablonneuses longeant les côtes floridiennes.

Ce jour-là, on a donc revu *L'ère de glace*. Billie a ri aux mêmes endroits que la semaine précédente et moi aussi, sauf qu'on ne riait pas toujours en même temps. Quand je m'esclaffais devant une blague qui la laissait aussi indifférente que les autres enfants enfoncés dans l'obscurité de la salle, elle me regardait comme si j'étais nul, ce qui me faisait rire de plus belle et confirmait du même coup sa crainte : son père pouvait parfois se comporter en imbécile, à l'image de la majorité des adultes. J'ai tellement ri durant cette représentation que j'ai

failli m'étouffer, au grand dam de Billie, qui s'est empressée de me pincer une cuisse en me jetant un regard à la Mantan Moreland, un vieux comique américain qui avait des yeux plus grands que leurs orbites.

J'ignore si Billie avait honte de son crétin de père, mais je m'en foutais, parce que Billie m'aimait, je le savais, et parce que je me découvrais soudain une affection sans bornes pour les mammouths et les paresseux. Si je revoyais *L'ère de glace* une troisième fois, la compassion que j'éprouvais pour les espèces menacées m'inciterait peut-être à modifier quelques-unes des habitudes stupides que la plupart de mes contemporains et moi nous entêtions à maintenir en nous enfonçant la tête dans le sable. C'était ça qui clochait avec les adultes. Les histoires qui se tenaient debout, ils les oubliaient plutôt que de se les faire raconter jusqu'à ce que les passages ayant de l'allure leur entrent dans le crâne.

À la fin de la séance, j'avais une faim de loup et j'ai entraîné Billie dans une pâtisserie où l'on servait aussi des soupes, des salades et des sandwichs. J'ai commandé le spécial du jour, une crème d'asperges accompagnée d'un pain Kaiser débordant de fromage fondu, de luzerne, de concombre râpé et d'une sauce onctueuse spécialement conçue pour vous couler sur le menton et tacher vos jeans du dimanche. Je voulais que Billie prenne la même chose, mais elle a commandé une misérable salade de carottes avec ce petit air buté signifiant que si je m'en mêlais, elle piquait une crise. J'ai fermé ma gueule et j'ai avalé mon Kaiser de travers, parce que je savais que Billie était aussi affamée que moi.

Elle a vidé son bol de salade avec l'avidité d'un écureuil préhistorique au bord de l'inanition venant soudainement de découvrir une réserve de glands géants sous un glacier. Quand je lui ai demandé si elle voulait autre chose, elle a fait signe que non, les lèvres serrées, en essuyant rapidement les deux petites larmes qui avaient réussi à s'échapper de ses yeux

noisette. En voyant ces larmes minuscules et sous-alimentées, c'est moi qui ai piqué ma crise, tout doucement, une petite crise feluette, parce qu'un adulte doit savoir se contrôler dans un lieu public. J'ai murmuré ça va faire, Billie, j'en peux plus, tu manges, et j'ai demandé à notre serveuse de nous apporter deux éclairs au chocolat, les deux plus gros qu'elle pouvait dénicher dans son comptoir à cochonneries.

D'autres larmes ont coulé sur les joues de Billie, des larmes du genre à faire éclater tous les cœurs de père du monde, mais elle a mangé son éclair et moi aussi. J'ai même enfourné les deux autres qui ont suivi avec l'empressement d'un père prêt à se faire péter la panse pour que sa fille lui sourie. Et puis c'est arrivé. La bouche pleine de chocolat, Billie m'a souri, je lui ai souri à mon tour, on a éclaté de rire en se cachant derrière nos serviettes de table et j'ai juré que Billie ne mangerait plus jamais de carottes, sous quelque forme que ce soit. Ma réaction était idiote, mais j'étais heureux.

C'est à ce fou rire que j'ai pensé quand j'ai téléphoné à la police pour signaler la disparition de Billie, un fou rire si franc que l'absence momentanée de cette enfant ne pouvait être qu'une monumentale erreur, une blague de clowns se lançant des tartes à la crème au visage ou s'écrasant des éclairs au chocolat dans le cou.

Après avoir raccroché, j'ai forcé L.A. à s'asseoir et lui ai servi un double scotch en lui répétant ce que tous les gens normalement constitués se disent lorsqu'une bombe s'écrase sur leur maison ou qu'un croquemort se pointe au milieu du souper pour leur annoncer que le monde compte désormais quelques milliards d'habitants moins un. Je lui ai saisi la main et lui ai juré dans toutes les langues que je connaissais que c'était impossible, que le croquemort n'existait pas, qu'il suffisait de passer une main dessus pour l'effacer et supprimer du même coup les paroles de sans-dessein déformant sa maudite grande face enfarinée. Le croquemort appartenait à un

cauchemar, point à la ligne, à un hostie de cauchemar débile que la sonnerie du réveil allait interrompre avec les premiers rayons du soleil.

Une heure plus tard, deux agents de police déguisés en apprentis croquemorts frappaient à notre porte, une blonde décolorée dont la queue de cheval dérivait vers la gauche et un grand rouquin auquel il manquait une dent sur le devant. Ils nous ont posé un tas de questions sur Billie, sur ses habitudes, ses amis, notre entourage, puis ils sont repartis avec la dernière photo de la puce, une photo sur laquelle elle portait le manteau rose à capuchon que Lucy-Ann lui avait acheté au début de l'hiver, le manteau qu'elle avait enfilé ce matin-là pour se rendre à l'école. Et elle souriait, de son petit sourire de fillette espiègle plus retroussé d'un côté que de l'autre, de ses petits yeux noisette sous lesquels s'envolaient quelques taches de son, quelques picots de chouchounette.